



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
UN CERTAIN REGARD

BRADLEY FIOMONA

CONGO BOY

UN FILM DE
RAFIKI FARIALA

jour2fête
DISTRIBUTION

Makongo Films,
Unité,
Kiripifilms
& Karta Film
PRÉSENTENT



CONGO BOY

UN FILM DE
RAFIKI FARIALA

AU CINÉMA LE 25 NOVEMBRE



RELATIONS PRESSE

FRANCE

Claire Viroulaud

claireviroulaudpresse@gmail.com

+33 6 87 55 86 07

François Gaboret

assistantclaireviroulaud@gmail.com

+33 6 95 71 09 14

DISTRIBUTION

JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle & Étienne Ollagnier

16, rue Frochot 75009 Paris

contact@jour2fete.com

+33 1 40 22 92 15

MATÉRIEL DE PRESSE



SYNOPSIS

Bangui.

Robert a 17 ans et rêve de faire carrière dans la musique. Mais il n'est pas un Centrafricain comme les autres. Il est un réfugié congolais. Lorsque ses parents sont arrêtés, il doit s'occuper seul de ses quatre jeunes frère et sœurs.

Il jongle alors entre petits boulots et révisions du bac, tout en évitant les milices qui font régner la terreur dans la ville. Un jour, il apprend qu'un concours musical est organisé.

Gagner devient son seul espoir.



ENTRETIEN RAFIKI FARIALA

***Congo Boy*, c'est votre histoire ?**

Je suis réfugié congolais. Je suis arrivé en Centrafrique alors que j'étais encore enfant. Dans *Congo Boy*, je raconte mon histoire en fiction à travers Bradley Fiomona qui joue le rôle de Robert. Je raconte l'année où mes parents se sont retrouvés en prison. Cette année où je me suis retrouvé seul avec quatre petits frère et sœurs à me débrouiller pour vivre. Cette année où la musique a été ma force. J'ai vraiment vécu tout ce qui est raconté dans le film.

Pourquoi vos parents ont-ils été emprisonnés ?

Voyant les troubles dans le pays, mes parents - qui avaient déjà fui la guerre au Congo - ont voulu quitter la RCA, mais ils n'avaient pas de papiers et le Haut-Commissariat pour les réfugiés ne voulait pas leur donner de laisser-passer. Ils ont donc acheté des faux papiers, se sont fait prendre et ont été envoyés en prison. Pourtant ils voulaient seulement fuir la guerre pour protéger leur famille.

Comment vous êtes-vous débrouillés pour vivre, votre frère, vos sœurs et vous ?

Pendant que nos parents étaient en prison, nous vivions chez un colonel de la gendarmerie qui nous hébergeait. En contrepartie, je devais surveiller son chantier, travailler pour lui. Le pays n'était pas sécurisé, il y avait des milices un peu partout qui faisaient leur loi. Mon tuteur n'était pas souvent à la maison. Il avait l'habitude de me confier ses travaux, je gérais à peu près tout chez lui quand il était en mission ou en caserne. Un jour, des miliciens Antibalaka ont encerclé sa maison pour le tuer et se venger de lui mais il n'était pas là. Ils ont voulu me tuer, pensant que j'étais son fils. Ils m'ont tiré dessus, je suis tombé comme mort. C'est plus tard qu'un vieil infirmier du quartier qui s'est occupé de moi m'a expliqué que j'avais tout simplement perdu connaissance. Il avait retiré la balle de kalash de mon pied et aujourd'hui, je porte encore la cicatrice. À chaque fois que j'entends un coup de feu ou un bruit brusque dans ce genre, je me souviens de ce moment-là. Puis ma tante Zara que je croyais morte nous a pris chez elle. On partageait avec ses enfants son « *studio entrer-coucher* ».

Vous faisiez déjà de la musique à cette époque ?

Oui et je cherchais par tous les moyens comment faire pour sortir mes parents de prison. Je n'avais pas d'argent pour payer leur caution - ni pour mon inscription aux épreuves de baccalauréat d'ailleurs. Une opportunité s'est alors présentée à moi : la première édition du concours « *Talents d'ado-*

lescents et jeunes », organisé par le conseil national de la jeunesse centrafricaine en partenariat avec l'UNICEF. Je savais chanter et il y avait de l'argent à gagner. La chance m'a souri, j'ai été le lauréat, j'ai même signé un contrat avec l'UNICEF pour faire un spot publicitaire contre l'exploitation des mineurs dans les mines et pour la scolarisation des filles. Avec l'argent que j'ai gagné, j'ai pu payer la caution et libérer mes parents.

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

J'ai commencé par écrire un texte à la première personne, mes souvenirs de cette année, comme si j'écrivais mes mémoires. Ensuite, il a fallu transformer ce premier jet en scénario, c'est là que le travail proprement dit a commencé. J'ai adoré travailler avec un jeune scénariste français de mon âge : Tommy Baron que je considère aujourd'hui comme mon frère. Et nous avons aussi bénéficié de l'accompagnement de Boris Lojkine, mon producteur, celui qui m'a ouvert les portes du cinéma. Tous les deux connaissent mon histoire, ma famille, ce qui a facilité l'écriture du projet. J'ai appris à prendre du recul pour faire de mon histoire personnelle un scénario de fiction. Mais je ne voulais en aucun cas me sentir dépossédé de mes souvenirs. À travers cette fiction, je tenais à respecter les valeurs culturelles de ma famille. J'ai bataillé pour

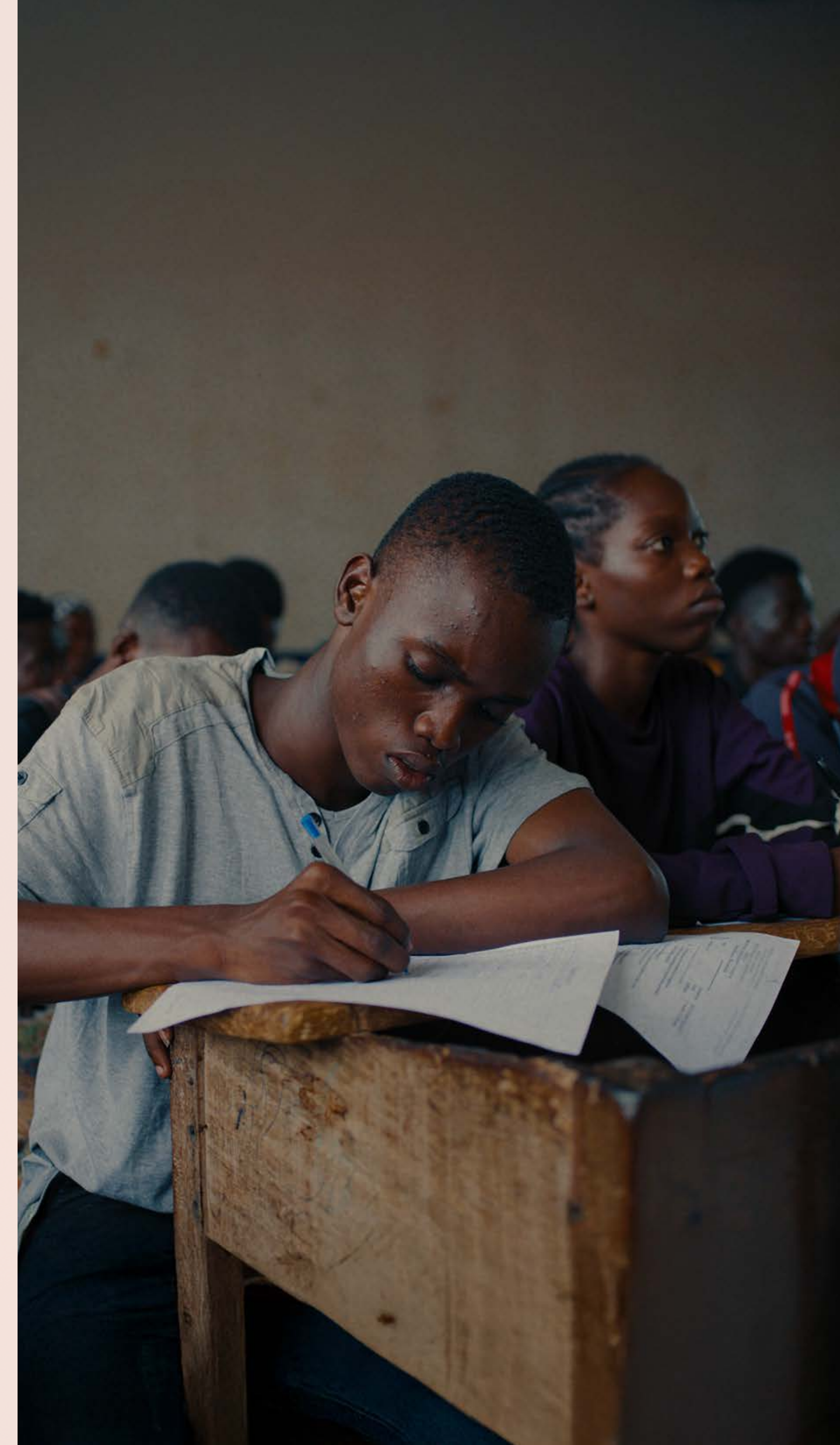
être au plus proche de mon point de vue, quitte à ne pas toujours être d'accord avec mes collaborateurs !

Votre précédent film *Nous, Étudiants !* était un documentaire, comment êtes-vous passé du documentaire à la fiction ?

Dans *Nous, Étudiants*, il y avait déjà une fine couche de fiction, et inversement, dans *Congo Boy*, il reste beaucoup de documentaire. Beaucoup de décors du film sont des décors réels et beaucoup d'acteurs sont venus avec ce qu'ils sont. Par exemple, les militaires dans le film sont de vrais militaires qui jouent leur propre rôle. La tante Zara est ma vraie tante qui joue aussi son propre rôle. C'est important pour moi de garder cette dimension de réalité.

Comment avez-vous trouvé Bradley Fiomona qui joue le rôle de Robert ?

Pour le rôle de Robert, je cherchais un jeune qui savait chanter. J'ai réuni autour de moi une équipe de jeunes Centrafricains passionnés de cinéma (Débonnaire Mbomba Wanguin, Emmanuella Lallanga) et nous avons commencé la recherche, d'abord parmi les jeunes réfugiés congolais vivant à Bangui, puis parmi les jeunes musiciens, et nous avons très vite élargi la recherche à toute la jeu-





nesse banguiquoise. Aline Dalbis, une directrice de casting spécialisée dans le casting sauvage, nous a rejoints quelques temps pour nous faire profiter de son expérience et former l'équipe. Nous avons cherché dans tous les quartiers de Bangui, les stades, les lieux culturels fréquentés par les jeunes, les espaces de jeux et bien sûr les lycées. J'ai rencontré plus de 700 jeunes venus de différents quartiers, certains ont entendu l'information du casting à la radio, d'autres sur Facebook, mais on ne trouvait toujours pas Robert...

Quand Bradley est soudain apparu, il était assez timide et il ne pouvait pas rester longtemps. Il m'a dit qu'il aimerait beaucoup jouer dans le film, qu'il chantait souvent dans sa chambre, mais que son père ne voulait pas entendre parler de tout ça. Ça m'a fait penser à la situation de Robert avec son père. Il y avait de la lumière sur son visage quand il parlait. On a essayé quelques improvisations, Bradley avait une présence, une personnalité différente de tous les jeunes que j'avais rencontrés avant, mais il ne savait pas très bien chanter. Comme on dit chez nous en Centrafrique, Dieu ne donne pas tout !

Comment avez-vous travaillé avec lui ?

En plus des répétitions du rôle, Bradley a donc dû apprendre à chanter et à investir une scène. C'était

la partie la plus difficile pour lui. Nous avons passé beaucoup de temps ensemble, mais il apprenait vite. Après deux semaines de travail intensif sur mes compositions, nous sommes allés au studio pour enregistrer les chansons des concerts. Pendant les répétitions, j'expliquais à Bradley l'idée de la scène, la situation et l'émotion recherchée. Je le laissais ensuite occuper l'espace, utiliser ses propres mots et se mettre en mouvement selon son instinct. Ce n'est qu'une fois sa proposition terminée que nous en parlions : je soulignais ce qui fonctionnait et ce qui restait à améliorer, puis nous recommençons.

Comment s'est passé le tournage ?

Comment avez-vous formé votre équipe ?

Nous avons loué une grande villa dans laquelle nous vivions tous, techniciens et comédiens. Tous les soirs, ça chantait, ça dansait, c'était très joyeux. Cela m'a permis d'être très proche de Bradley et des quatre jeunes comédiens qui jouent les rôles de Daniel, Espérance, Aurélie et Jacqueline. Je les réveillais le matin pour se préparer à aller au tournage. On mangeait ensemble. On se parlait de tout. Je les considère aujourd'hui comme ma famille.

En Centrafrique, les compétences en matière de cinéma sont encore limitées, c'est pourquoi j'ai com-

posé une équipe mixte. Cinq jeunes techniciens français ont rejoint 15 jeunes centrafricains passionnés de cinéma, pour la plupart formés dans le cadre de CinéBangui, une école de cinéma éphémère qui, de 2020 à 2022, a formé des jeunes aux métiers du cinéma à Bangui. Et je ne pourrais oublier l'irremplaçable Séverin Ambako, un ami militaire qui assure ma sécurité depuis toujours et qui a joué le rôle de régisseur général. Tout le monde portait le projet à cœur comme si c'était le sien, ils ont travaillé avec beaucoup d'amour, c'était beau.

Quels ont été les principales difficultés de tournage ?

À Bangui, la population n'est pas encore habituée à voir des équipes de tournage. Il y avait souvent des attroupements dans la rue qui faisaient beaucoup de bruit et nous gênaient au son. Dans certaines séquences telles que l'attaque des milices au marché pendant la séquence musicale, on avait prévu une trentaine de figurants. On s'est retrouvé avec une centaine de personnes venus des quartiers voisins. À Bangui, l'information circule très vite. Les gens avaient tous envie de jouer, ils se sont incrustés, il y avait beaucoup de regards caméra. Malgré tout, pour mes prochains projets, j'aimerais repartir là-bas et me fondre au mieux dans cette foule qui arrive souvent d'une manière inattendue.

La présence de blancs dans l'équipe suscitait la curiosité à tel point qu'une fois, j'ai dû demander à l'équipe française de quitter le plateau pour ne laisser que les Centrafricains. J'ai pris la caméra pour filmer moi-même, mais elle n'avait rien à voir avec celle que j'utilisais pour mes documentaires. Il y avait beaucoup de soleil, je ne voyais rien, mes plans n'étaient pas droits. Heureusement, les gens ont arrêté de nous regarder et on a pu reprendre avec toute l'équipe.

Souvent je demandais à mes amis godobés (les enfants qui ont grandi dans la rue) de mettre de l'ordre dans la rue. Avec le chef-opérateur et le premier assistant réalisateur, on s'est fait arrêter trois fois dans la rue. On présentait pourtant l'autorisation du ministère des Arts et de la Culture, mais les policiers ne voulaient rien savoir. Heureusement, comme on dit à Bangui, tout est possible et tout s'arrange. Mes amis centrafricains m'ont beaucoup aidé.

Comment avez-vous travaillé la mise en scène et l'image du film ?

Pour mon documentaire *Nous, Etudiants !* c'est moi qui faisais l'image. Pour *Congo Boy*, j'ai choisi de travailler avec un chef op qui avait notamment fait beaucoup de clips musicaux, Adrien Lallau. Il





a l'habitude de tourner avec des chanteurs, il maîtrise l'épaule et le mouvement. Sur le tournage, on était vraiment un binôme. Plutôt que de rester derrière un moniteur à distance, j'étais toujours juste à côté de lui. On préparait tout ensemble : comment cadrer, comment bouger avec les comédiens, et il ajustait la lumière selon mes envies de mouvement. On fonctionnait beaucoup à l'instinct. Il nous arrivait souvent d'improviser tous les deux sur le moment, et ce n'est qu'à la dernière minute qu'on partageait l'idée avec le reste de l'équipe.

Vous avez composé toutes les chansons de *Congo Boy*, comment voyez-vous la place de la musique dans le film ?

J'étais chanteur avant de devenir réalisateur et la musique fait partie de ma vie. Quand je suis content, je chante. Quand je suis triste, je chante aussi. Dans *Congo Boy*, comme dans ma vie, la musique me permet de respirer, de sourire. La musique m'a sauvé, la musique est ma force.

Le titre « *Guigui* » est l'une de mes premières compositions de 2013. Je l'ai réécrite et adaptée pour Bradley. J'ai composé le titre « *Atalaku* » sur place, pendant la répétition avec Bradley, et le soir, j'ai amélioré la mélodie et le texte pour que cela ressemble à l'ambiance que j'entends souvent dans

les boîtes centrafricaines. Pour le dernier titre, j'ai cherché longtemps pour trouver une chanson qui corresponde au film. J'ai composé « *Mama ti kon-do* » (« *La Mère Poule* ») en Bretagne. J'étais à la fin de l'écriture du scénario, pendant une baignade en mer, je chantonnais une mélodie. Le soir, j'ai écrit le texte d'un jet et je l'ai envoyé à mes co-scénaristes. J'avais compris que le film devait se terminer sur un hommage à la Centrafrique, mon pays d'adoption, le pays où j'ai grandi, ma « mère poule ». Au montage, souvent quand j'avais faim je chantais tout doucement et César Simonot, le monteur du film, m'a proposé d'intégrer ces chansons au film, comme je l'avais fait dans *Nous, étudiants* ! On a d'abord posé ma voix sur les images, puis on a envoyé le tout à Bradley. Depuis Paris, au téléphone, je lui ai montré comment je voulais qu'il chante et on a enregistré sa voix à Bangui.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne de votre film ?

Quand on parle des réfugiés, on pense le plus souvent aux personnes qui viennent demander l'asile en Europe. Mais il existe aussi des centaines de milliers de réfugiés qui quittent des pays africains pour se réfugier dans d'autres pays africains. C'est par exemple le cas de nombreux Congolais.

Je suis moi-même un réfugié et j'aimerais qu'on regarde les jeunes réfugiés différemment. Les réfugiés ne sont pas des mendiants. Robert est un jeune homme qui se bat pour sa famille, un véritable soldat de la vie. Mais pas seulement. Un réfugié peut avoir des rêves. C'est ce que je voudrais qu'on retienne de l'histoire de Robert. La guerre, la folie de ce monde fait que beaucoup de jeunes réfugiés n'arrivent pas à réaliser leurs rêves comme le font tous les autres jeunes du monde entier. Mais parfois c'est possible. C'est ce que j'ai vécu, c'est ce que je voudrais transmettre. C'est pourquoi même si le film est parfois dur, il est orienté vers la lumière, il porte l'espoir. ●







BIOGRAPHIE

RAFIKI FARIALA

Né le 17 novembre 1997 à Uvira au Kivu (RDC), Fariala Alolea Albert de son vrai prénom, est arrivé très jeune en République Centrafricaine où ses parents se sont réfugiés à cause de la guerre. Très tôt il commence à chanter. En 2013, il enregistre son tout premier morceau « *Je Suis Élève* » qui devient un hit, et prend son nom d'artiste : RAFIKI - RH2O. Il découvre le cinéma en 2017, à l'occasion d'une formation à la réalisation documentaire organisée par les Ateliers Varan à Bangui, qui est pour lui une véritable révélation. En parallèle de ses études d'économie à l'Université de Bangui (où il obtiendra sa licence et un Master 2 en management des ressources humaines), il réalise *Nous, Étudiants !* un long-métrage documentaire qui est sélectionné à la Berlinale 2022 (section Panorama) avant de commencer un tour du monde des festivals où il obtient de nombreux prix (deux prix au Cinéma du Réel à Paris, des prix à Milan, Tarifa, Lisboa, Carthage, au Fespaco). *Congo Boy* est sa première fiction, sélectionnée en Compétition Officielle - Un certain Regard à Cannes. ●



CONTEXTE

Congo Boy fait référence à deux conflits : Les parents du héros, comme ceux du réalisateur, sont des réfugiés congolais. En 1997, ils ont fui la guerre qui ensanglantait l'Est de la République démocratique du Congo et se sont réfugiés en République centrafricaine, un pays qui semblait alors sûr.

Malheureusement, quinze ans plus tard, la Centrafrique sombre à son tour dans un cycle de violences qui culmine en 2013-2014, lorsque la coalition de rebelles Séléka prend le pouvoir à Bangui et que des milices rivales, les Antibalaka leur disputent le contrôle de la capitale.

C'est alors que les parents de Rafiki Fariala cherchent à fuir le pays, qu'ils font de faux papiers pour passer la frontière et sont jetés en prison, laissant leur fils en charge de la famille.

On connaît l'histoire, Rafiki la raconte dans son film.

En 2016, un nouveau Président de la République est élu et la situation du pays se normalise. En 2017, à l'initiative de Boris Lojkine venu en RCA pour préparer son film *Camille*, les Ateliers Varan organisent un atelier de formation au cinéma documentaire :

dix jeunes Centrafricains réalisent dix courts-métrages documentaires. Rafiki Fariala en fait partie. L'expérience est répétée en 2018. En 2019 les anciens formateurs (Boris Lojkine et Daniele Incalcaterra) s'associent avec le réalisateur le plus avancé du groupe, Elvis Sabin Ngaibino, pour créer Makongo Films qui produit notamment le long-métrage de Rafiki Fariala *Nous, Etudiants !* (présenté en 2021 à la Berlinale).

En 2020-2022 est créée CinéBangui, une école de cinéma éphémère (une école qui n'aura qu'une promotion, faute de moyens pérennes) et forme 25 jeunes Centrafricains aux métiers du cinéma : image, son, montage, production et scénario. Beaucoup de ces jeunes se retrouvent au générique de *Congo Boy*.

Dans ce pays où il n'y avait plus ni salle de cinéma, ni société de production cinématographique, ni techniciens formés, ni réalisateur, une nouvelle génération commence à refaire du cinéma.

Plus de vingt ans après *Le Silence de la forêt* (Quinzaine des réalisateurs 2003), *Congo Boy* est le premier long-métrage de fiction de ce nouveau cinéma centrafricain. ●



LISTE ARTISTIQUE

ROBERT

Bradley Fiomona

ESPÉRANCE

Christy Djomanda Louba

DANIEL

Pétruche Mbomba

AURÉLIE

Rosiana Kotozia

JACQUELINE

Gloria Ambacko

CÉSAR

Dieufera Sana

SARAPATA

Carlos Suffisant Djihoro

DKZ

David Ningando

LE PÈRE

Hubert Ngbolo

ZARA

Zara Lucie Dobo

LE COLONEL PROSPER

Bossoro-Kiabale

LA MÈRE

Berthe Ngbolo

100\$

Miguel Mbiguimale

PRÉSENTATEUR CONCOURS

Blessing Diaba

HERMINE

Ludmila Fada

VEYZO

Eudes Gadzo “Veyzo”

KMJ

Archippe Marvine

Japhet Koundjia “KMJ”

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR

Rafiki Fariala

SCÉNARISTES

Rafiki Fariala & Tommy Baron

COLLABORATION AU SCÉNARIO

Boris Lojkine

PRODUCTEURS

Boris Lojkine
Elvis Sabin Ngaïbino
Daniele Incalcaterra

COPRODUCTEUR•TRICE•S

Caroline Nataf
Dieudo Hamadi
Marco Bechis

IMAGE

Adrien Lallau

CHEF ÉLECTRICIEN

Tony Ballu

ÉTALONNAGE

Angelo Francavilla

1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR

Tommy Baron

DIRECTRICE DE CASTING

Aline Dalbis

CHARGÉ DE LA FIGURATION

Débonnaire Mbomba
Wanguin

CHEFFE COSTUMIÈRE

Raïhanatou Ibrahim

MONTAGE

César Simonot

COLLABORATION AU MONTAGE

Xavier Sirven

SON

Ari Cuffini-Fabre
Aaron Koyassoukpenko
Martinez Faïmon
Tiphaine Depret
Solen Chouvet
Cristiano Ciccone

MUSIQUE

Rafiki Fariala
Lillo Morealle

CHANSONS

Rafiki Fariala

RÉGISSEUR GÉNÉRAL

Séverin Ambako

DIRECTRICE DE PRODUCTION

Noémie Colin

DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION

Romain Gaillard

STUDIO MIXAGE / ÉTALONNAGE / VFX

Laser Films

UNE PRODUCTION

Makongo Films (RCA)
Unité (FR)
Kiripifilms (RDC)
Karta Film (IT)

UNE COPRODUCTION

Canal +

AVEC LE SOUTIEN DE

TV5 Monde,
Rai Cinema,
La Région Île-de-France en
partenariat avec le CNC,
L'Aide aux Cinéma du Monde,
le Centre National du Cinéma
et de l'image animée,
l'Institut Français,
le Fonds Jeune Création
Francophone,
le Programme Deental-ACP
mis en œuvre par le CNC
avec le soutien de l'Union
Européenne et de
l'Organisation des États ACP,
le Ministère Italien de la Culture,
le Fonds Image de la Francophonie

VENTES INTERNATIONALES

The Party Film Sales

DISTRIBUTION FRANCE

Jour2Fête Distribution

CONGO BOY

MAKONGO FILMS

UNITÉ

KIRIPFILMS

KARTAFILM

CANAL+

TV5
MONDE

Région
Île de France

ARTE



cofiloisirs

